

 70^e Internationale
Filmfestspiele
Berlin
Compétition

COMPÉTITION
**REIMS
POLAR**
31^e FESTIVAL DU FILM POLICIER



A movie poster for the film 'Berlin Alexanderplatz'. The central image shows a woman with short blonde hair, wearing a white floral cardigan over a dark top, holding a man with dark skin and a beard. The man is wearing a white t-shirt and has his eyes closed, with his hand near his mouth. The background is a blurred, colorful scene with red and blue lighting, suggesting an urban setting at night. The title 'BERLIN ALEXANDERPLATZ' is written in large, bold, white capital letters at the bottom.

BERLIN ALEXANDERPLATZ

WELKET BUNGUÉ /// JELLA HAASE /// ALBRECHT SCHUCH

UN FILM DE BURHAN QURBANI

SOMMERHAUS PRÉSENTE



BERLIN ALEXANDERPLATZ

WELKET BUNGUÉ /// JELLA HAASE /// ALBRECHT SCHUCH
UN FILM DE BURHAN QURBANI

185 MIN - ALLEMAGNE - 2020 - SCOPE - 5.1

11 AOÛT 2021

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet - 75017 PARIS

Tél. : 01 44 69 59 69

matilde.incerti@free.fr

RELATIONS PRESSE

matilde incerti

assistée de thomas chanu lambert

28, rue Broca - 75005 Paris

Tél. : 01 48 05 20 80

matilde.incerti@free.fr



ALEXANDEI PLAT

SYNOPSIS

Alors qu'il échoue miraculeusement sur les côtes du Sud de l'Europe, Francis prête serment devant Dieu : il sera désormais un homme neuf, bon et droit. Francis se retrouve bientôt à Berlin, où il réalise combien il est difficile d'être vertueux quand on est un réfugié clandestin en Allemagne – sans papiers, sans patrie et sans permis de travail. Lorsque Reinhold, un Allemand charismatique, lui fait la proposition alléchante de gagner de l'argent facile, Francis résiste à la tentation, s'en tient à son serment et reste à l'écart des affaires douteuses de ce dernier. Mais il sera inexorablement happé par les bas-fonds de Berlin et perdra peu à peu le contrôle de son existence.



ENTRETIEN AVEC LE CINÉASTE BURHAN QURBANI

Quelle est la genèse du film ?

Tout est parti du roman d'Alfred Döblin. C'est vraiment un livre avec lequel j'ai grandi. La première fois que je l'ai découvert, c'était au lycée. Ce fut un choc. Auparavant, je n'avais jamais rien lu de tel. À cette époque, j'ai été saisi, même si je dois reconnaître qu'avec le recul, je suis certainement passé à côté de certaines choses du texte. Quelques années plus tard, lorsque j'ai déménagé à Berlin, j'ai relu le roman et j'en suis vraiment tombé amoureux. Lors de mon arrivée à Berlin, je vivais près d'un parc fréquenté par des familles issues de la classe moyenne. À proximité, il y avait également des dealers de drogues. Essentiellement des hommes originaires d'Afrique. Et je n'étais pas à l'aise avec cet amalgame voulant qu'un homme noir soit un criminel. Il m'est venu l'idée de raconter l'histoire d'un de ces immigrés. Je me suis rappelé du roman d'Alfred Döblin. Finalement, le texte avait énormément de ramifications avec la situation dont j'étais témoin dans ce parc. Dans le livre, le personnage principal, Franz, vit à Berlin et évolue dans un univers interlope. À ses côtés, on croise des petits criminels, des voleurs, des proxénètes et des gangsters. Il souhaite seulement s'intégrer au sein de la classe moyenne mais il n'y parvient pas. C'est finalement la même chose que rencontre Francis, le personnage de mon film. Il était important pour moi que le protagoniste du film soit un réfugié africain. Pour lui donner corps, il a fallu un processus d'adaptation assez long et beaucoup de discussions. En tout, près de trois ans de travail.

Pourquoi avez-vous choisi un immigrant africain pour figurer le personnage de Franz ?

Je voulais adopter le point de vue d'un homme venu d'Afrique. Je suis moi-même issu d'une minorité, en l'occurrence la communauté afghane. Et à Berlin, il y a énormément d'immigrés de pays arabes. Ils sont visibles et plutôt bien intégrés. Ce qui n'est pas forcément le cas des immigrés africains. Je voulais mettre l'accent sur la parole de l'un d'entre eux. Francis est le visage mais également la voix et l'histoire de tous ces hommes venus d'Afrique. BERLIN ALEXANDERPLATZ n'est pas tant un film sur les réfugiés mais plus un récit sur les conditions qui poussent ces immigrés à quitter leur pays.

Comment avez-vous porté à l'écran la langue si particulière d'Alfred Döblin ?

Par le passé, il y a déjà eu deux adaptations différentes du roman d'Alfred Döblin. Il y en a eu une dans les années 1930 et une autre, beaucoup plus tard, par Rainer Werner Fassbinder. Réalisée pour la télévision, elle a vraiment marqué son époque. Dans les années 1930, Berlin représentait une ville qui figurait l'échange et l'excès. Dans le roman d'Alfred Döblin, la ville est représentée comme une Babylone moderne. Elle symbolise la lumière mais également l'obscurité. Et tous les nouveaux arrivants peuvent ressentir cette énergie et ces ténèbres.

Plus qu'un roman allemand, le texte d'Alfred Döblin est avant tout un roman berlinois. Un peu comme votre film...

En fait, je ne pense pas que mon film soit très allemand. Pendant l'élaboration du scénario, j'ai surtout regardé des films français et américains. Mes influences ne viennent pas vraiment du cinéma allemand en tant que tel. Si l'on regarde mes références, cela va de Scarface de Brian de Palma à UN PROPHÈTE de Jacques Audiard en passant par LE PARRAIN de Francis Ford Coppola. Des films qui évoquent le monde des gangsters. Mais aussi, et surtout, des populations immigrées. Mon film véhicule une certaine esthétique. On peut dire qu'il est romantique, dans le sens littéraire et allemand du terme. La poésie, par ailleurs, m'a également beaucoup influencé.

L'une des particularités du roman et de ses nombreuses adaptations est sa structure en chapitres...

Dans le livre, il y en a neuf. Pour le film, c'était un peu excessif. On a donc décidé de ramener cela à cinq. J'avais besoin de cette structure. Elle m'aide à organiser mes pensées ainsi que le récit. D'autre part, lorsqu'un film est aussi long, cela aide le public à faire des pauses. Lors de la pré-production, nous avons choisi de monter le film comme une série télévisée. Chaque partie est semblable à un épisode d'un feuilleton et se termine par un coup de théâtre. Le spectateur est confronté au suspense et est donc intrigué par ce qui va advenir par la suite.

“ Pour moi, le cinéma s'apparente à une cathédrale ”

Dès la première scène, le spectateur est embarqué dans quelque chose qui dépasse le cinéma et qui ressemble plus à un voyage sensoriel et physique. Plus qu'un film, vous construisez BERLIN ALEXANDERPLATZ comme une expérience cinématographique tout à fait unique...

C'était ce que je recherchais ! Je suis un réalisateur de cinéma et je voulais que le public regarde mon histoire dans une salle obscure. Pour moi, le cinéma s'apparente à une cathédrale. C'est un lieu d'empathie. Ce n'est pas juste un endroit mais le début d'une expérience physique. L'intellect des spectateurs est sollicité, de même que leur corps.

Dans une scène, il est question du « rêve allemand ». Faut-il comprendre qu'en 2021, l'Allemagne représente en Europe ce que les Etats-Unis représentaient il y a quelques années pour le reste du monde ?

En Amérique, le rêve américain est une réalité. Mais pour le vivre, il y a un revers de la médaille. Par exemple, subir le racisme. Concernant l'Allemagne, c'est à la fois proche et différent. Mes parents viennent de Kaboul, en Afghanistan. Ils sont arrivés en Allemagne dans les années 80. Comme avec le

rêve américain, si l'on veut vivre avec le rêve allemand, il faut composer avec la discrimination, la xénophobie, le racisme. C'est quelque chose qu'il faut accepter. Et mon personnage principal est justement confronté à cela.

Le film est le récit d'un engrenage terrible. Cependant, à la fin, il y a une once d'espoir...

Il se trouve que nous avons deux fins possibles lorsque nous étions en salle de montage. La première était assez sombre. Mon personnage n'avait aucun espoir, aucune perspective. Ce qui n'était pas le cas de la deuxième conclusion. Il y avait dans cette autre fin, quelque chose de l'ordre de l'utopie. À cette époque, on assistait en Allemagne et en Europe, à la montée des partis d'extrême-droite et des politiciens populistes. J'ai donc décidé de cette deuxième fin, en réaction à ce que l'on vivait. Cela me semblait être la conclusion idéale pour délivrer mon message.

Quelles ont été vos principales sources d'inspiration cinématographique pendant tout le processus de préparation ?

Les films (rires) ! Il se trouve que j'ai travaillé dans une vidéothèque pendant près de dix ans. Les films sont une grande source d'inspiration pour moi. Que ce soit dans mon travail comme dans ma vie de tous les jours.

Dès le début du film, la musique est omniprésente...

La musique est l'un des paramètres sur lesquels j'ai énormément travaillé, tout comme le design sonore. J'ai conçu BERLIN ALEXANDERPLATZ comme une expérience cinématographique totale et il fallait donc que le travail sur le son soit à la hauteur. Ma collaboratrice, Dascha Dauenhauer, a signé la musique du film. Elle est très jeune puisqu'elle n'a que 28 ans. Elle a fait un travail incroyable sur BERLIN ALEXANDERPLATZ ! Pour construire la partition musicale, nous nous sommes beaucoup inspirés de Wagner. Il fallait quelque chose qui fonctionne avec des thèmes, des motifs et des leitmotifs. Un peu comme un opéra finalement.



Dans le rôle de Franz, Welket Bungué est incroyable...

Au départ, nous sommes partis sur le choix d'un acteur non-professionnel. Puis, face à la complexité du personnage de Francis, il a été nécessaire de changer notre fusil d'épaule. Il fallait un comédien avec de l'expérience. On a cherché dans plusieurs pays, sans succès. Puis, en 2017, ma directrice de casting, Susanne Marquardt, a vu le film brésilien JOAQUIN, en compétition à la Berlinale. Welket Bungué y tenait un rôle secondaire. Susanne m'a suggéré son nom même si je n'étais pas forcément convaincu de ce choix car assez éloigné de la description du personnage de Franz dans le texte d'Alfred Döblin. Lorsque j'ai rencontré Welket pour la première fois, ce fut comme une évidence. On a parlé pendant des heures et il était impossible pour moi qu'un autre comédien tienne le rôle de Francis. Aujourd'hui, c'est plus qu'un acteur pour moi. C'est l'un de mes meilleurs amis.

Comment avez-vous choisi le reste du casting ?

Jella Haase, qui joue Mieze, a été mon premier choix. Je la connais depuis des années. Pour le rôle qu'elle interprète, je cherchais une actrice capable d'incarner une femme-enfant, un mélange de sagesse et de naïveté. Jella joue à merveille cette dichotomie. Quant à Albrecht Abraham Schuch, incroyable dans le rôle de Reinhold, il avait déjà en lui ce vide sombre et cette colère mystérieuse. Deux éléments indispensables du personnage. Comme c'est le cas avec Jella, il joue la carte de la dichotomie puisqu'il interprète un homme aussi épouvantable que fascinant.

Finalement, BERLIN ALEXANDERPLATZ Semble être la quintessence du cinéma allemand mais on ne peut le résumer à cela. Comment peut-on le décrire ?

J'aime beaucoup le théâtre. Dans les pays germanophones, la culture théâtrale n'est pas la même qu'en France ou dans les pays anglos-saxons. En Allemagne, mais aussi en Autriche et en Suisse, on joue sur la confrontation et la déconstruction de la narration. Depuis mon plus jeune âge, je suis fasciné par cette approche. Et j'essaie de m'en inspirer lorsque je travaille sur mes films. Je dirige mes comédiens comme un metteur en scène pourrait le faire avec des acteurs sur les planches. Je ne suis pas du tout dans une démarche naturaliste. BERLIN ALEXANDERPLATZ pourrait se donner à voir comme l'héritage du romantisme allemand dans les arts contemporains. Voici comment on pourrait décrire le film. Que ce soit dans le travail du son, de la musique, des images, de l'intrigue... Un héritage que je confronte à celui du Nouvel Hollywood et aux leçons apprises de cinéastes comme Martin Scorsese, Francis Ford Coppola, Brian De Palma, Stanley Kubrick...

Quels sont vos projets ?

Lorsque j'ai présenté BERLIN ALEXANDERPLATZ à la Berlinale, on m'a demandé sur quoi j'allais travailler à présent. À l'époque, je n'avais pas encore de nouveaux projets. Alors j'ai joué la carte de l'improvisation et j'ai dit que je réfléchissais à une trilogie dans la veine de TROIS COULEURS de Kieslowski, mais avec les couleurs allemandes soit noir, rouge et or. Le tout avec la devise allemande « Justice, Liberté et Unité ». Avec les confinements de ces derniers mois, j'ai pris le temps de développer trois films. Ils traitent de sujets différents mais sont interconnectés et construisent un arc narratif. Il y a une comédie musicale, un film sur les gangs et un long-métrage sur l'industrie du divertissement. C'est un projet assez épique !



BERLIN ALEXANDERPLATZ : UN ROMAN BERLINOIS

Parmi les textes fondateurs de la littérature allemande du XX^{ème} siècle, il figure en bonne place. BERLIN ALEXANDERPLATZ d'Alfred Döblin n'est pas aisé à définir. Ceux qui voudraient se dérober à l'exercice parleraient de « roman à tiroirs ». Car ici, les intrigues sont multiples. L'histoire de la sortie de prison de Franz Biberkopf, criminel ayant purgé une peine pour l'assassinat de sa femme, n'est que le point de départ d'un terrible engrenage dans lequel le personnage va se retrouver entraîné. Et le lecteur avec. Plus qu'un roman, le texte d'Alfred Döblin fait penser à une série. Il est d'ailleurs structuré comme tel avec ces différents chapitres ou « livres » puisque c'est de cette manière que sont nommées les différentes parties de l'ouvrage. Dans le roman d'origine, il y en a neuf. Suivant les adaptations que le cinéma ou la télévision a pu en tirer, ce nombre a été modifié. Le feuilleton de Rainer Maria Fassbinder en 1980 compte quatorze épisodes tandis que le film de Burhan Qurbani couvre « seulement » cinq parties. Dans les différents cas, il convient de parler d'une œuvre protéiforme, à multiples facettes. La lecture du roman d'Alfred Döblin implique une disponibilité de la part du lecteur. Invité à prendre part à ce qui pourrait ressembler à une véritable expérience littéraire, ce dernier doit accepter de se perdre. Un peu à la manière de Franz Biberkopf. Il n'est ici pas question d'une narration homogène. Le style rappelle celui d'un tourbillon, ainsi que le souligne Olivier le Lay, auteur d'une nouvelle traduction du classique allemand en 2009.

Dans l'avant-propos, il note ainsi : « Dans Berlin Alexanderplatz, Döblin mêle et brouille les fréquences, confond les discours.

Au sein de la même séquence rythmique il fait s'entrechoquer avec une science aiguë du montage le berlinois, des extraits de grandes œuvres de la littérature de langue allemande (citations de Gottfried Keller, Henrich von Kleist ou Schiller, mais parfois décalées, subverties), le langage publicitaire, différents lexiques techniques (mécanique théorique, expertises médico-légales), les chansons de cabaret, la Bible ».

Une odyssée

Le style littéraire dont le texte d'Alfred Döblin se rapproche le plus est incontestablement celui de l'épopée. Tel un Ulysse des temps modernes, Franz Biberkopf arpente des territoires hostiles. Point de mers déchaînées mais les bas-fonds berlinois dont les dangers sont tout aussi importants. Chez Homère, le héros entraîne en conflit avec une multitude de créatures, du cyclope aux sirènes. Dans le texte d'Alfred Döblin, les antagonistes se nomment Reinhold et Pums. Soit des malfrats qui entraînent le protagoniste vers le fond, au sens propre comme au figuré. Rapprocher le roman d'Alfred Döblin de *L'Odyssée* n'est pas vraiment un hasard. Pour son texte, l'écrivain allemand s'est en effet inspiré de l'une des réécritures les plus emblématiques du texte antique : *Ulysse* de James Joyce. Un monument des lettres contemporaines prenant pour cadre la ville de Dublin, au début du XX^{ème} siècle. Le procédé d'Alfred Döblin dans *Berlin Alexanderplatz* (qui a réécrit son texte après avoir lu l'œuvre de l'auteur irlandais) est peu ou prou le même. Dans les deux cas, il est question d'une déambulation dans une capitale européenne. À chaque fois, l'errance physique des personnages donne lieu à une errance mentale. Et pour le lecteur, l'impression d'une expérience à nulle autre pareille se fait sentir.



LES PERSONNAGES

FRANCIS (FRANZ), 35 ans, n'a jamais eu de chez-lui. Fils d'un marchand de Guinée-Bissau, il a très tôt suivi son père sur les routes de la côte ouest-africaine. Il n'est jamais allé à l'école. Il a été éduqué dans la rue et sur les marchés. Il a appris à parler français, portugais et anglais, à négocier, à tricher, à cogner plus fort et à courir plus vite que n'importe qui. Une opportunité commerciale a amené sa famille à partir au Mozambique, sur la côte est. Son père a acheté une ferme. Mais au moment même où Francis pensait pouvoir enfin s'installer, la guerre civile a éclaté et a peu à peu dépouillé la famille de tous ses biens, avant de la décimer. Son père a été abattu, son frère aîné a été tué lors d'un braquage qu'ils avaient mis sur pied pour s'en sortir, et sa mère est morte de chagrin. Francis a survécu, mais sans rien – ni famille, ni argent, ni toit. C'est alors qu'il a rencontré Ida, son premier amour. N'ayant rien à perdre, tous deux ont décidé de partir pour l'Europe en vue de s'y installer et de fonder une famille. Ils ont réuni de l'argent, ont bravé les dangers jusqu'à la côte et sont parvenus à prendre le bateau. Encore une fois, Francis était à deux doigts de trouver un foyer, mais son rêve a de nouveau été détruit. Le bateau a chaviré et tout le monde s'est noyé. Francis s'est débattu pour ne pas couler, mais Ida s'est accrochée à lui, le tirant vers le fond. Francis pouvait tout aussi bien mourir avec elle ou survivre seul. Il a survécu et a échoué en Europe, sans rien d'autre que ses yeux pour pleurer et la conviction que Dieu l'a condamné à ne jamais trouver un chez-lui. Seule façon pour lui d'y arriver : accepter sa peine et devenir un homme meilleur, bon et droit – un nouveau Francis.

MIEZE, 26 ans, veut toujours tout contrôler. Son grand-père était chef de gare et a pris part à la reconstruction du réseau ferroviaire de Berlin, après la Seconde Guerre mondiale. Petite, Mieze rêvait de marcher sur les traces de son grand-père et de devenir mécano. S'imaginer aux commandes d'un engin puissant dont elle saurait précisément où et quand il part, était un rêve rassurant qui l'a aidée à vivre son enfance

difficile. Quand elle était effrayée et seule, parce que l'Aide à l'enfance l'avait arrachée à sa mère pour la placer en foyer, elle comptait dans sa tête les stations du Ringbahn, la ceinture périphérique ferroviaire de Berlin, pour se calmer. Adolescente, après avoir claqué la porte de chez elle, elle passait des heures dans le RER pour rassembler ses esprits. Et même si elle n'est pas devenue mécano, elle gère sa vie et son travail d'escort comme si elle conduisait un train : ordonnée, ponctuelle, les yeux rivés sur les voies. Les hommes qu'elle rencontre et avec qui elle couche, jour après jour, sont pour elle de simples passagers : anonymes, sans visage, un simple numéro sur un billet. Bien que cela l'aide à joindre les deux bouts et lui procure stabilité et sécurité, quelque chose coince quelque part. Mieze ne s'autorise pas à tomber amoureuse, à laisser entrer qui que ce soit dans sa vie – à l'exception d'un petit oiseau, dans sa petite cage. Avoir quelqu'un dans son monde bien organisé est un cauchemar.

REINHOLD, 30 ans, est accro au pouvoir. Probablement parce qu'il en a manqué pendant longtemps, tant physiquement que financièrement. C'était un enfant chétif, souffreteux et rejeté de tous, qui a toujours dû tendre l'autre joue. Au cours de ses années d'humiliation, le garçon mince et timide a secrètement développé une deuxième personnalité : celle d'un psychopathe sans pitié, sadique, mais aussi intelligent et charismatique. La carrière criminelle de Reinhold a débuté avec sa première arrestation, à l'âge de douze ans, à la suite de quoi il a été placé en maison de redressement. À partir de là, sa virtuosité criminelle n'a cessé de se perfectionner au gré de ses nombreux séjours en maison de correction, camp de réinsertion, prison. Il est maître en l'art de tromper et de manipuler. Il est malin, sobre et sur le qui-vive, ne boit ni ne se drogue jamais, et s'efforce d'être toujours en avance sur les événements. Il est incapable d'entretenir une relation humaine « normale » stable. Pour Reinhold, l'amour n'est que conquête, possession et exploitation, le sexe, que domination et sadisme. Pourtant, en dépit de son sadisme et de son addiction au pouvoir, Reinhold est resté au fond de lui ce garçon fragile et peu sûr de lui qui aspire à l'amour et à la reconnaissance. Dans ses moments les plus sombres, cette face cachée refait surface. Il est alors vulnérable et doux comme un agneau. Mais il frappera Francis en plein cœur.

BURHAN QURBANI RÉALISATEUR

Burhan Qurbani naît en 1980, en Allemagne, de parents réfugiés afghans. À partir de 2002, il étudie la réalisation à l'Académie du film du Bade-Wurtemberg. Son film de fin d'études, SHAHADA, est projeté en première mondiale au 60e Festival de Berlin, en 2010. Son deuxième long métrage, Nous sommes jeunes, nous sommes forts, également très remarqué, fait l'ouverture de la compétition officielle du Festival international du film de Rome. BERLIN ALEXANDERPLATZ, troisième long métrage du réalisateur, est présenté en première mondiale au 70e Festival de Berlin.



LES COMÉDIENS

WELKET BUNGUÉ (FRANCIS // FRANZ)

Né en 1988 en Guinée-Bissau, Welket Bungué est un acteur-réalisateur portugais-guinéen. Débutant sa formation en 2005, il est diplômé en arts dramatiques de l'École supérieure de théâtre et de cinéma de Lisbonne, ainsi que de l'université de Rio de Janeiro. Il est membre permanent de l'Académie portugaise du cinéma depuis 2015. Il participe à différentes séries et à de nombreux courts métrages, avant d'obtenir des petits rôles au cinéma, notamment dans *Lettres de la guerre*, adaptation primée du roman éponyme, en 2016. Bungué réalise plusieurs courts métrages et documentaires – le premier d'entre eux, *BASTIEN* (2016), dans lequel il interprète le rôle-titre, est nommé pour le prix Sophia du meilleur court métrage au Portugal. Il décroche des rôles de premier plan dans des longs métrages, tels que *CORPO ELÉTRICO* (2017) ou le drame historique *JOAQUIM*, sélectionné en compétition à la Berlinale 2017. Bungué apparaît dans différentes séries portugaises et continue de réaliser des courts métrages – pas moins de cinq en 2019 ! *BERLIN ALEXANDERPLATZ* marque sa première collaboration à une production allemande.

JELLA HAASE (MIEZE)

Née en 1992 dans le quartier de Kreuzberg, à Berlin, Jella Haase fait partie des valeurs sûres du cinéma allemand. Elle débute en 2011 dans *Lollipop Monster* et *GUERRIÈRE*, film pour lequel elle reçoit le Bavarian Film Award du meilleur espoir féminin, en 2012. Elle séduit le public dans *Un prof pas*

comme les autres, qui lui vaut une nomination aux Deutscher Filmpreis 2013. En 2016, elle est sélectionnée pour les Shooting Stars de la Berlinale. Haase apparaît récemment dans les longs métrages *KIDNAPPING STELLA*, *Das perfekte Geheimnis* et *Cocoon*, ainsi que dans *Berlin Alexanderplatz*, adaptation du roman d'Alfred Döblin.

ALBRECHT SCHUCH (REINHOLD)

Né en 1985 à Iéna, Albrecht Schuch s'illustre au cinéma et à la télévision depuis 2002, en parallèle de sa carrière au théâtre. En 2011, il incarne Alexander von Humboldt, rôle principal des *Arpenteurs du monde*, adapté du best-seller éponyme. Il enchaîne avec les films *VENT D'OUEST* et *A Dangerous Fortune*, adaptation en deux parties du roman de Ken Follett, ainsi que la mini-série primée *NSU German History X*, pour laquelle il décroche le prix Adolf-Grimme. Schuch récolte un Deutscher Filmpreis du meilleur acteur, un German Actors Award, un German Television Award et un Goldene Kamera. Il est récemment à l'affiche des films *BENNI* et *Atlas*. En 2020, on le verra dans les films *Berlin Alexanderplatz* et *FABIAN*, adaptation de *Fabian : Histoire d'un moraliste*, d'Erich Kästner, réalisé par Dominik Graf, ainsi que dans la deuxième saison de la série à succès *Bad Banks*.



LISTE ARTISTIQUE

Francis (Franz) Welket Bungué
Mieze Jella Haase
Reinhold Albrecht Schuch
Pums Joachim Król
Eva Annabelle Mandeng
Ottu Richard Fouofié Djimeli
Berta Nils Verkooijen

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Burhan Qurbani
Scénario	Martin Behnke & Burhan Qurbani D'après le roman Berlin Alexanderplatz d'Alfred Döblin
Image	Yoshi Heimrath
Montage	Philipp Thomas
Casting	Suse Marquardt & Alexandra Koknat
Musique	Dascha Dauenhauer
Son	Simone Galavazi
Design sonore & mixage	Michel Schöpping
Décors	Silke Buhr
Costumes	Anna Wübber
Maquillage	Marcela Barreto
Effets spéciaux	Frank Kaminski
Produit par	Leif Alexis, Jochen Laube, Fabian Maubach
Coproducteurs	Leontine Petit, Erik Glijnis
Direction des productions	Burkhard Althoff (ZDF), Olaf Grunert (ZDF/ ARTE)
Producteurs exécutifs	Sophie Cocco & Michael Jungfleisch
Une production	Sommerhaus
En coproduction avec	ZDF
En collaboration avec	ARTE, Lemming Film, Wild at Art
Avec le soutien de	Medienboard Berlin-Brandenburg, MFG, Baden-Württemberg – Filmförderung, Film- und Medienstiftung NRW, Die Beauftragte der Bundesregierung für Kultur und Medien Filmförderungsanstalt, Deutscher Filmförderfonds, Netherlands Film Fund, Netherlands Film Production Incentive, Eurimages – Council of Europe
Ventes internationales	Beta Cinema
Distribution France	Le Pacte

